

sont les plus fortes, parce que c'est un trou où les hommes sont resserrés et gênés. Il en est ainsi des rats qui sont d'autant plus féroces qu'ils sont plus à l'étroit dans leurs mouvements et sans provisions suffisantes pour leur bande.

A ces êtres curieux, nous répondrons ceci :

Les partis politiques, libéral et conservateur, ont à nos yeux, dans leur état présent, des exagérations dont, en des temps plus sobres, nous reconnaitrons l'absurdité. Ces exagérations profitent à quelques individus que l'on est convenu d'appeler des chefs, ou *chèvres*, — êtres nuls pour le bien, sorte de charlatans, pour la plupart, sans talents et sans conscience, qui groupent par-ci, par-là, des citoyens honnêtes et trompés, et qui se démènent comme des beaux diables dans l'eau bénite, jusqu'au jour où ils disparaissent par la trappe des emplois officiels à \$4,000, \$5,000 jusqu'à \$7,000 de salaire annuel. Ils disparaissent en riant de la foule de dupes qui les suivaient et qui continue à les admirer et à trouver que leurs services méritent ces salaires. Les multitudes souffrent de ces exagérations des partis, tout en y persistant avec une candide férocité.

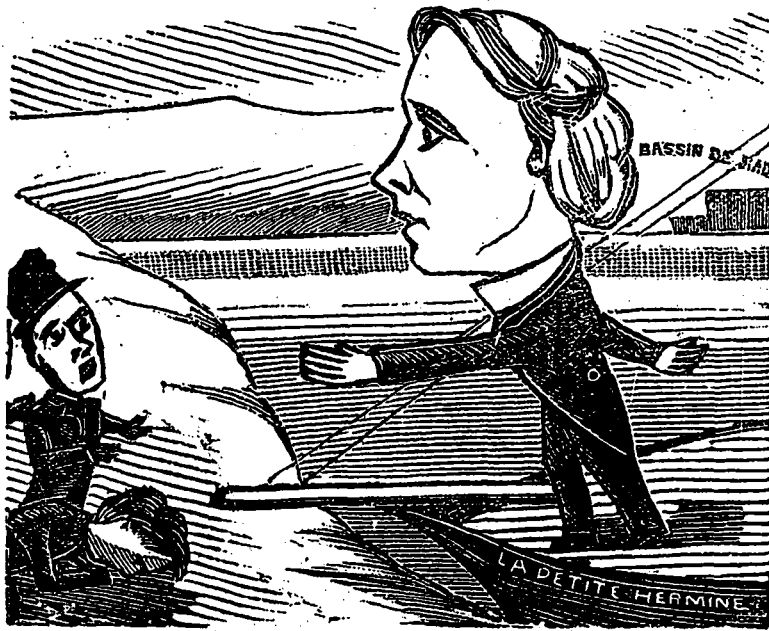
Ces partis n'auront d'autre intérêt pour nous que celui qu'un journaliste attache à une vaste arène pleine de combattants qui mettent à la lumière, sans souci du respect d'autrui et d'eux mêmes, de grandes passions et d'exceptionnelles vanités servies par d'obscures intelligences.

Comme citoyen, nous déplorons cet état de chose qui dénote peu de clairvoyance et de sens commun. Comme journaliste, comme caricaturiste, nous en raffolons, car il offre un inépuisable champ d'observation qu'aucune fortune ne pourrait ordonner ainsi.

\* \* \*

Notre politique, à nous, sera d'être canadien-français. Avec le sentiment national dans le cœur, notre voie, comme notre devoir est tracée et nous ne pouvons nous en écarter, car c'est une boussole fidèle.

Nous rirons à peu près de toutes les autres choses impartialement.



M. Laurier, comme un Jacques-Cartier arrive dans la rivière St-Charles à la recherche des indigènes du pays qu'il trouve sur la grève.

—M. LAURIER.—Bonjour mes amis, j'espère que le trafic n'a pas manqué cette année, surtout depuis que j'ai fait abolir les droits sur les navires.—Je suppose que vos poches sont pleines d'argent, ce qui m'exempterait d'en dépenser de mon *propre* pour me faire élire.

—Un indigène du nom de Stadacona—Quand t'est venu l'an passé t'avais promis donner l'bassin d'radoub à moi ou à un de nos amis, tu ne l'as pas fait ; aussi nous ne voulons plus de toi. C'est Sheyn qu'il nous faut.

—M. Laurier.—Tu parles du bassin de radoub, eh bien ! qu'avons nous fait ? Ne l'avons nous pas donné à un de nos amis..... d'Ontario ? certainement ! qu'as-tu à dire ? rien n'est-ce pas ? Alors Stadacona tu vas suivre l'exemple du Gros Major Manitou en te prosternant comme lui, face contre terre et je vais vous absoudre ensemble.—Allez en paix !

Deux seuls se prosternèrent, ce fut le petit docteur Dion dit La futaille et le Gros Major. Les autres s'en allèrent en criant des hurrahs pour Sheyn !!!

M. Laurier qui ne comprend pas ce que ces gens disent, salue avec grâce et débarque sur la terre classique de la liberté, cette noble paroisse de St.-Roch.

en cherchant à mettre sous notre rire des leçons qui, nous l'espérons profiteront aux hommes de bonne volonté et dont personne ne se formalisera.

Toutefois, la gaieté n'est pas chose aisée dans ces temps pénibles, mais chacun sait que dans le monde moral, comme dans le monde physique, il existe des lois de compensation et d'équilibre.

Dans les tempêtes, au sein des éléments déchainés, il y a toujours quelque voix qui chante, quelque lumière qui brille dans l'obscurité profonde.

Ainsi dans le monde moral. Dans ces temps de misères et de désespoirs, où devant le spectre de la famine, le père de famille parcourt par la pensée les lieux lointains où il pourrait s'exiler pour trouver du travail et sauver l'honneur de ses enfants, dans ces temps plein de

perplexités, il y a toujours un coin du cœur qui s'ouvre à quelque brise fraîche et laisse échapper un hymne d'espoir qui tient l'esprit en équilibre et l'arrête au bord de l'abîme qui l'attire.

Notre journal sera un écho affaibli de cette philosophie, de cette providence qui nous permet encore de rire et d'espérer, malgré les temps misérables, les grèves, les fusils rayés, les quarts de fleur qui s'émançipent et roulent sans permission, les orangistes, les banqueroutes, les taxes de toutes sortes, et les gouvernements qui nous promettent du pain et du beurre et se bornent à leurs promesses.

Ce "prospectus" qui a un caractère un peu sérieux dont nous nous corrigerons envahit presque toutes nos colonnes et nous prive de communiquer à nos lecteurs quelques observations brillantes

sur des sujets d'actualité. Ils nous pardonneront le peu de variétés des matières à lire dans ce numéro du *Coq*, qui est, à proprement parler, un numéro prospectus.

Le *Coq* s'estimera heureux de publier les correspondances qui lui seront envoyées, pourvu qu'une signature responsable les accompagne ; on devra les adresser au No. 308, Grande Allée.

### Pèlerinage à Ste.-Anne

UN MAUVAIS DINER.

Le rédacteur du *Coq* a été en pèlerinage à la bonne Ste.-Anne, dans le mois dernier, il a été ravi de la piété des fidèles qui se rendent par milliers vénérer la mémoire de cette sainte dans son temple de prédilection.

En revanche, il n'a pas été aussi ravi du maître de l'hôtel où il s'était réfugié. On lui a servi des œufs à moitié couvés, du pain mal cuit et de la couenne de jambon. Le thé était un composé de feuilles qui n'ont jamais vu la Chine ou le Japon, probablement des feuilles de framboisier qui ont une certaine valeur contre le choléra du pays dont il n'était pas attaqué.

Toutefois, le rédacteur ne doit s'en prendre qu'à lui-même de son mauvais diner ; il ne tenait qu'à lui de regarder à l'enseigne audessus de la porte avant d'entrer dans cet hôtel. Cet enseigne qui tient ses promesses se lit comme suit.

#### Maison de Passion.

Le rédacteur du *Coq* n'a pas le droit d'avoir de la rancune contre ce cuisinier de campagne qui fait peindre en grosses lettres sur une planche que sa maison est un lieu où l'on souffre la Passion. Il ne peut que l'honorer pour sa franchise et constater que son enseigne dit vrai, à la lettre.

\* \* \*

Dans ce même village de Ste.-Anne, le rédacteur du *Coq* a pris note d'une autre enseigne qui, sans blesser sa pudeur, lui a fait faire des réflexions profondes sur la signification qu'a voulu lui donner l'hôtelier. Elle porte ce qui suit :

#### MAISON DE PENSION

M. LACHANCE EPOUX DE DELLE CAROLINE MERCIER.

Brave cuisinier ! à son prochain pèlerinage à Ste.-Anne, le rédacteur du *Coq* vous mettra en demeure de lui prouver que madame Mercier étant votre épouse légitime est resté fille, c'est-à-dire, demoiselle.

Si vous lui prouvez cela clairement, il déclare qu'il est prêt à convoler avec elle, quand vous